

Études littéraires africaines

ADABRA (Kodjo), *L'Oeuvre journalistique de Mongo Beti : contours et regard critique*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones, 2013, 221 p. – ISBN 978-2-8416-2239-6



Kombila Milunda

Number 44, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051548ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1051548ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milunda, K. (2017). Review of [ADABRA (Kodjo), *L'Oeuvre journalistique de Mongo Beti : contours et regard critique*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones, 2013, 221 p. – ISBN 978-2-8416-2239-6]. *Études littéraires africaines*, (44), 193–196. <https://doi.org/10.7202/1051548ar>

Comptes rendus

ADABRA (KODJO), *L'ŒUVRE JOURNALISTIQUE DE MONGO BETI : CONTOURS ET REGARD CRITIQUE*. SARREBRUCK : PRESSES ACADÉMIQUES FRANCO-PHONES, 2013, 221 P. – ISBN 978-2-8416-2239-6.

Cet ouvrage consacré à Mongo Beti par le Togolais Kodjo Adabra, professeur associé à la State University of New York à Geneseo, est la version – remaniée pour l'édition – d'une thèse de doctorat soutenue en 2010 à l'Université du Tennessee aux États-Unis. Ce travail, accessible en ligne (http://trace.tennessee.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1839&context=utk_graddiss), s'intitule *Mongo Béti ou l'écriture d'un révolté en exil : anatomie, analyse et impact de ses critiques à travers ses articles dans « Peuples noirs, peuples africains » (1978 à 1991)*. Si le titre de cette version remaniée est plus court, le texte lui-même a par contre subi assez peu de coupures. L'analyse d'une vingtaine d'articles de l'écrivain dans la revue *Peuples noirs, peuples africains* (PNPA) poursuit l'objectif de situer les critiques de Mongo Beti dans le cadre plus global de l'écriture postcoloniale. Kodjo Adabra souhaite notamment répondre à la question de savoir comment les pensées et les critiques de l'écrivain peuvent être situées par rapport aux théories postcoloniales, et ce qu'elles leur ont apporté. Pour ce faire, K. Adabra a recours à une approche qualitative qui porte sur deux aspects : une analyse sociopolitique et thématique des articles de Mongo Beti ; une analyse critique et théorique de la revue PNPA.

L'ouvrage se compose de cinq chapitres, lesquels, à l'exception du dernier, se subdivisent en trois sections dont la dernière, intitulée peut-être un peu maladroitement « Portées », permet de faire le point. Le premier chapitre (« Dossier camerounais ») est une présentation générale du Cameroun au plan géographique, historique et politique, tel qu'il apparaît dans PNPA, c'est-à-dire comme un pays gouverné successivement par deux régimes dictatoriaux (d'Ahmadou Ahidjo et de Paul Biya), soutenus par des presses pro-gouvernementales et caractérisés par des abus de pouvoir, des assassinats politiques et une certaine dépendance politique à l'égard des pays occidentaux. Cette situation amène, entre autres, Mongo Beti à tenter d'éveiller la conscience politique d'une opposition camerounaise affaiblie et inefficace.

Dans le second chapitre (« Dossiers de la France et de la francophonie »), l'auteur commence par évoquer les enjeux de la francophonie, dans le monde et en Afrique. Concernant leur présence dans

PNPA, l'auteur montre ensuite que, pour Mongo Beti, la langue française a notamment été utilisée par les gouvernants français pour imposer une « dictature linguistique » en Afrique, dictature dont les méfaits sont visibles au triple plan social, culturel et politique. K. Adabra montre toutefois que, si Mongo Beti reste convaincu des méfaits du français en Afrique francophone, il reconnaît qu'il serait difficile de l'éradiquer du continent ; il préconise dès lors d'ôter aux usages de la langue française l'aspect idéologique qui les caractérise et de se les approprier.

Le troisième chapitre (« Dossiers littéraires ») dresse un état des lieux de la vie littéraire au Cameroun et en France à partir de ce qu'en dit *PNPA*. Dans les deux cas, la littérature camerounaise est présentée comme ayant, de façon générale, une visée d'éducation, d'information et de sensibilisation aux méfaits du néocolonialisme et aux maux dont souffrent les anciennes colonies. En particulier, *PNPA* s'intéresse aux problèmes qui empêchent le plein épanouissement de la littérature camerounaise en France, et celui de la littérature africaine en général ; K. Adabra montre qu'à ce niveau, Mongo Beti se fait l'avocat des écrivains africains résidant en France (y compris lui-même). Ses articles dans *PNPA* deviennent ainsi des contre-attaques à l'égard des interprétations – qu'il juge souvent erronées – de ses propres romans et, plus généralement, des œuvres dues à divers écrivains progressistes. Ces erreurs, qu'il impute à l'africanisme français, seraient le résultat d'une entreprise visant à les dévaloriser, à détourner leur sens, voire même à les faire interdire.

Le chapitre suivant (« Dossiers internationaux ») traite des quatre événements culturels auxquels Mongo Beti a pris part durant la période de parution de *PNPA*. Il s'agit pour l'écrivain d'occasions de rallier les penseurs de tous les pays à sa lutte de libération des peuples africains, ainsi que d'un moyen pour insister sur le rôle critique de l'écrivain africain. Ces manifestations sont le congrès de l'International PEN qui a eu lieu à Stockholm en 1978, le festival des arts africains de Berlin-Ouest en 1979, la conférence annuelle de l'*A.L.A.* à Claremont en Californie en 1981, et enfin la biennale de Dakar en 1990.

Le cinquième et dernier chapitre (« *PNPA*, une arme postcoloniale ») se propose de montrer que l'œuvre journalistique de Mongo Beti fait de la revue *PNPA* une véritable arme postcoloniale, et de son directeur un auteur postcolonial. L'analyse s'appuie sur une comparaison idéologique avec les trois théoriciens du postcolonialisme africain que sont Frantz Fanon, Chinua Achebe et Ngugi wa Thiong'o ; la pensée de ceux-ci s'avère en effet proche de celle de l'écrivain

dissident, si l'on en juge par des thèmes tels que le complexe d'infériorité culturelle dont sont victimes de nombreux intellectuels africains, la dévalorisation des langues locales, la correction de la description inexacte de la vie africaine par les Européens, la faillite et la corruption des intellectuels africains après les indépendances, le néocolonialisme et l'impérialisme des langues européennes.

En somme, cette étude de l'œuvre journalistique de Mongo Beti vise deux objectifs : d'une part, présenter cette œuvre dans ses différents aspects thématiques et idéologiques ; d'autre part, conférer à Mongo Beti le statut d'auteur postcolonial. Ainsi, au moyen d'une comparaison idéologique des articles de ce dernier avec les pensées de trois figures du postcolonialisme africain, l'ouvrage tente de montrer toute leur originalité en termes d'écriture postcoloniale. Toutefois, on regrettera que l'auteur n'ait pas eu recours à des essayistes tels qu'Achille Mbembe, qui n'ont vu chez Mongo Beti qu'un polémiste récusant la France par principe ; un tel recours aurait apporté à l'ouvrage une crédibilité supplémentaire. De même, on pourrait se demander pourquoi n'apparaissent pas dans cet ouvrage les autres articles (une vingtaine) de l'écrivain franco-camerounais qui ne sont pas signés du pseudonyme de Mongo Beti. Plus largement, on regrettera que son auteur n'ait pas sollicité un cadre méthodologique et théorique explicite qui se réfère à des théoriciens de l'analyse sociopolitique comme Murray Edelman ou Luc Boltanski, ou encore du postcolonialisme, comme E. Saïd ou V.Y. Mudimbe. Cela aurait permis de mieux cerner le caractère postcolonial de la revue et de son directeur.

Par ailleurs, l'absence de rigueur éditoriale de cet ouvrage est à déplorer. On aurait souhaité voir dans la bibliographie des catégories plus précises que celle de « secondaire » pour désigner l'ensemble des travaux critiques. En outre, de nombreuses références à des ouvrages et de nombreuses citations empruntées à des auteurs comme Jean-Marc Moura, André Bokiba ou Wole Soyinka ne font pas l'objet d'un renvoi bibliographique. Les titres dans la bibliographie et dans les notes de bas de page sont soulignés comme au temps des machines à écrire et n'apparaissent pas en italique. La présence de quelques tableaux, cartes et figures dans l'ouvrage ne compense pas l'absence d'index des noms propres et d'annexes qui auraient avantageusement pallié le problème des citations trop longues. Les correspondances reproduites en tout ou en partie sont extraites de la revue (en ligne à l'adresse <http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/>). Enfin, notons la présence trop abondante de coquilles (« Africain progressive », p. 85 ; « le problématique », p. 98 ;

« le non importance », p. 100 ; « nous épouser », p. 104 ; « Autruche-Hongrie », p. 150 ; « Nous osons avance » et « un regard biaise », p. 194 ; etc.).

■ KOMBILA MILUNDA

ARNOLD (MARKUS), *LA LITTÉRATURE MAURICIENNE CONTEMPORAINE : UN ESPACE DE CRÉATION POSTCOLONIAL ENTRE REVENDICATIONS IDENTITAIRES ET OUVERTURES INTERCULTURELLES*. BERLIN / MÜNSTER / WIEN / ZÜRICH / LONDON : LIT VERLAG, COLL. FRANKOPHONE LITERATUREN UND KULTUREN AUßERHALB EUROPAS / LITTÉRATURES ET CULTURES FRANCOPHONES HORS D'EUROPE, VOL. 10, 2017, 562 P. – ISBN 978-3-643-13193-5.

Voici un volume aussi épais que dense. En effet, Markus Arnold, jeune chercheur allemand établi à La Réunion, tente ici une analyse comparative de la production romanesque mauricienne en français et en anglais de ces vingt dernières années (1990-2009). Ce corpus relativement modeste (trente titres) sera analysé à l'aune de nombre de théories littéraires, au nom de ce que l'auteur nomme la « transversalité théorique » (p. 13) : il convoque en particulier les approches postcoloniale ou féministe (ou parfois les deux simultanément), auxquelles il emprunte à satiété un lexique qui a tout du métalangage : la « subalternité », la « reconfiguration du paradigme diasporique » (p. 23), les « manichéismes discriminateurs des catégorisations colonialistes ou patriarcales » (p. 388). Sa position critique reprend des formules maintes fois entendues, qualifiant les propositions postcoloniales de « novatrices » (p. 497), et rejetant ce qui n'est pas postmoderne, barthésien ou bakhtinien dans le champ de ce qui « a du mal à évoluer » (p. 9 et p. 505). Enfin, les thématiques méthodiquement examinées dans les romans sont directement inspirées par les travaux relevant de ces écoles de pensée : l'ouvrage recense ainsi de façon quasi obsessionnelle le thème de l'esclavage et tend à réduire l'écriture des femmes au thème du corps.

Une fois les choix de genre et de période opérés (qui excluent la production populaire et locale, celle des revues de poésie par exemple), l'approche est comparatiste de bout en bout. L'étude s'ouvre sur un panorama diachronique qui replace utilement les œuvres dans une société où toutes les communautés se sont formées dans un cadre colonial. Suivent des analyses thématiques qui s'accompagnent, toujours de manière très fouillée, de mises au point théoriques et de remarques narratologiques. Sont ainsi abordées la place des thématiques mémorielles et identitaires (le fameux thème de l'hybridité), mais aussi la question du genre ou de l'espace insulaire.